

Ciné-Bulles

Gela Babluani, réalisateur de *13 Tzameti*

Stéphane Defoy

Volume 25, numéro 1, hiver 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33565ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Defoy, S. (2007). Gela Babluani, réalisateur de *13 Tzameti*. *Ciné-Bulles*, 25, (1), 34–37.

Gela Babluani
réalisateur de **13 Tzameti**

« Depuis toujours, l'individu fonctionne avec la manipulation pour parvenir à ses fins. » Gela Babluani

STÉPHANE DEFOY

En février 2006, un jeune réalisateur géorgien de 26 ans attire l'attention en France avec un premier long métrage, **13 Tzameti**. Tourné en cinémascope dans un noir et blanc granuleux, le film, gagnant du Lion de la meilleure première œuvre au Festival de Venise, obtient un accueil favorable de la critique comme du public. Son réalisateur, Gela Babluani, est le fils du cinéaste Temur Babluani qui s'est principalement fait connaître en Europe avec **Le Soleil des veilleurs**. Tous deux aiment dépeindre des univers masculins où règne la loi du plus fort, héritage d'un passé où les hommes dictent les règles dans un pays qui, après le démantèlement de l'ex-URSS, sombre dans le chaos. Ainsi, l'imaginaire du père et du fils est peuplé d'individus peu recommandables qui n'hésitent pas à éliminer quiconque entrave leur chemin. **13 Tzameti** témoigne d'un monde où la mort pèse peu chez ceux qui détiennent le pouvoir de l'argent.

De passage au Québec lors du Festival du nouveau cinéma alors que **L'Héritage**, sa seconde fiction tournée dans son pays d'origine, sortait en salle en France, Gela Babluani nous éclaire sur ce qui se cache derrière son cinéma, là où les dangers ne sont jamais calculés.

Ciné-Bulles : Peut-être est-ce l'effet du noir et blanc qui apporte une dimension surannée à votre fiction, mais pendant le visionnement de 13 Tzameti, on pense tout de suite aux films de gangsters américains des années 1970. Est-ce une influence importante pour vous ?

Gela Babluani : Pas nécessairement. Il n'y a pas un cinéma en particulier qui m'influence, mais plutôt une série de films pour des raisons et des motifs différents. Par contre, par rapport au style, s'il y a un type de films duquel je me sens proche, ce serait plutôt le cinéma muet pour le traitement de l'image.

Pensez-vous au cinéma expressionniste allemand ?

Oui, mais aussi au cinéma soviétique où il n'y avait pas de prise de son pendant le tournage. Il faut savoir que jusqu'à la fin des années 1980 dans le cinéma de l'ex-URSS, il y avait peu de son issu du tournage qui était conservé dans la version finale

du film. Les réalisateurs retravaillaient la trame sonore du film uniquement après avoir terminé le montage visuel.

13 Tzameti dépeint une réalité dure où les plus tenaces, les plus intraitables et les plus chanceux finissent par avoir le dessus sur ceux qui laissent entrevoir leurs failles. En quelque sorte, c'est la loi du plus fort. Est-ce votre conception du monde actuel ?

Dans ce domaine, je ne crois pas que la nature humaine a vraiment évolué. Depuis toujours, l'individu fonctionne avec la manipulation pour parvenir à ses fins. Le grand finit toujours par écraser le petit. C'est pourquoi **13 Tzameti** repose sur la question de survie. Je souhaitais que l'action soit concentrée sur une courte durée pour ainsi pousser les situations à l'extrême, faisant ressortir, de façon amplifiée, un point de vue sur le comportement humain. Avec ce film, je ne voulais pas partir d'expériences réelles mais plutôt concevoir un univers et une his-

13 Tzameti

35 mm / n. et b. / 93 min /
2005 / fict. / France

Réal. et scén. : Gela Babluani
Image : Tariel Meliava
Mus. : East
Mont. : Noémie Moreau
Prod. : Quasar Pictures
Dist. : Les Films Séville
Int. : Georges Babluani,
Aurélien Recoing, Pascal
Bongard, Fred Ulysse

toire parallèles faisant écho aux agissements des individus dans notre monde contemporain.

Par contre, on en sait très peu sur ces hommes qui se réunissent dans un endroit isolé afin de s'adonner à leur impitoyable hobby. Leur identité nous est inconnue de même que leur statut social...

Ces gens-là peuvent être n'importe qui. Ils sont riches, ils ont du pouvoir et ils prennent plaisir à transgresser les règles. Par exemple, j'aime cette idée d'être assis dans un train à côté d'un inconnu. Je ne sais pas qui il est, où il va et quels gestes il a commis par le passé. Il est là à un moment précis et ensuite il va disparaître comme il est arrivé.

Ce qui n'est pas le cas de ces hommes richissimes. Un passage dans le film sous-entend qu'ils se retrouvent fréquemment pour le jeu meurtrier qu'ils ont créé de toutes pièces.

Absolument. L'un d'eux rappelle qu'à Istanbul, ils étaient plus d'une quarantaine laissant ainsi entrevoir en filigrane qu'il y aura d'autres événements de la sorte qui seront organisés dans le futur dans des lieux tout aussi secrets. Ils ont ainsi mis en place un mécanisme agissant comme un rouleau compresseur et on ne sait pas où et comment cela va se terminer.

13 Tzameti s'avère-t-il une réflexion sur le jeu pathologique?

Ce serait plutôt une réflexion sur le système de compétition dans lequel nous évoluons. Je pense notamment à ces jeux télévisés et à ces émissions de télé-réalité où les téléspectateurs doivent appeler afin d'éliminer un concurrent, un participant. On excite ainsi ce sentiment d'élimination permettant d'exister, de subsister. C'est dommage, mais c'est un des fondements de notre société. Par exemple, si je désire faire un autre film et qu'on m'accorde le financement pour le réaliser, ce sera forcément quelqu'un d'autre qui ne pourra pas simultanément mener à terme son projet. De la sorte, on se retrouve à nos dépens en compétition les uns contre les autres. Là aussi, il s'agit d'une forme d'élimination par la concurrence.

Dans 13 Tzameti tout comme dans votre dernier film, L'Héritage, vous travaillez avec des acteurs français et d'autres qui proviennent de la Géorgie. Est-ce que votre approche diffère selon leur origine?



Gela Babluani – PHOTO : ÉRIC PERRON

« Avec ce film, je ne voulais pas partir d'expériences réelles mais plutôt concevoir un univers et une histoire parallèles faisant écho aux agissements des individus dans notre monde contemporain. »

Essentiellement, non. En revanche, dans les deux films, il y a un mélange de comédiens professionnels et non-professionnels et dans ce cas, on n'a pas le choix d'adapter notre approche. Avec un professionnel, on peut répéter souvent la scène, travailler la mécanique et en fin de compte obtenir plus qu'avec un non-professionnel.

Que désirez-vous obtenir avec les non-professionnels ?

La fraîcheur, la spontanéité. Pendant qu'ils se prêtent au jeu, si l'on arrive à les suivre dans la direction où ils nous amènent, on peut capter des passages bruts et authentiques représentant de vraies mines d'or pour un réalisateur. J'aime bien opposer ces comédiens amateurs à des professionnels expérimentés. Se trouver face à un mec au naturel qui n'a pas nécessairement de techniques de jeu et une feuille de route impressionnante, ça oblige un acteur à livrer lui aussi de l'authenticité et peut-être à oublier un peu l'aspect flamboyant de son boulot.

J'aimerais revenir sur un personnage de 13 Tzameti qui demeure longtemps en mémoire. Ce n'est pas le héros du film, mais il assume un rôle déterminant dans le récit : il s'agit du meneur de jeu qui ne cesse de crier des directives précises. Il est très autoritaire et les membres de l'assemblée doivent

ENTRETIEN

Gela Babluani
réalisateur de **13 Tzameti**

respecter à la lettre ses consignes. Je voyais dans ce personnage un parallèle avec l'image que nous conservons des généraux d'armée de l'ex-Union Soviétique vociférant leurs ordres qu'aucun n'ose contester.

C'est intéressant, je n'avais pas encore fait ce lien. Effectivement, le meneur de jeu dans mon long métrage est en quelque sorte un individu qui commande la mort, qui fait respecter toute la mécanique mise en place. Pour moi, il devait être le plus fou d'entre tous. Assurément plus fou que tous les parieurs réunis. C'est un personnage déterminant, car il lui incombe d'appliquer les règles, de disqualifier les fautifs et d'une certaine façon de faire régner l'ordre.

Êtes-vous ce type de metteur en scène, rigide et autoritaire dans vos directives ?

Je pense que je dois être assez chiant (rires). Je travaille beaucoup avec la caméra et sur la mise en scène, donc j'aime tourner plusieurs prises différentes. Je tiens à demeurer très précis sur les marques, sur la composition d'un plan, sur le jeu. Si un acteur ne s'arrête pas à la marque que j'ai déterminée, j'insiste pour reprendre la scène. Cela a toutefois l'avantage de sécuriser plusieurs comédiens, car ils savent que j'ai une idée claire de ce que je souhaite obtenir au bout du compte.

Le personnage principal est incarné par votre frère, Georges Babluani. Est-ce facile de diriger son frère ?

Oui, c'était plutôt efficace, car je le connais bien en tant que comédien. D'ailleurs, je lui ai offert un autre rôle dans **L'Héritage**, mon second long métrage.

L'Héritage est coréalisé avec votre père, Temur Babluani. Pour vous, le cinéma, c'est une affaire de famille ?

Pas spécialement. Je n'avais pas en tête de faire un jour un film avec mon père. C'est venu naturellement. Il faut savoir que malgré sa notoriété, Temur a beaucoup souffert par le biais de son métier de cinéaste. En 1992, il a pris la décision de mettre fin à sa carrière. Ses deux premiers films ont été censurés par le régime soviétique alors que le troisième a été amorcé avant la chute du mur de Berlin pour se terminer alors que la Géorgie accédait à son indépendance, donc dans des conditions très défa-



Scènes du film **13 Tzameti**

vorables. C'est pourquoi il y a eu un trou d'une dizaine d'années dans la cinématographie de notre famille, mais il n'y avait aucun signe portant à croire que Temur retournerait un jour derrière la caméra.

Voyez-vous des rapprochements entre votre cinéma et celui de votre père ? Certains ont noté la composition d'un monde d'hommes dominé par la confrontation.

Je crois que cette association est d'ordre culturel. La Géorgie de mon enfance était une société dominée par les hommes. Il ne faut pas oublier que ce pays a été en guerre pendant 18 siècles. Alors, il y a comme une transmission génétique d'une certaine forme de mentalité guerrière où chacun lutte pour sa survie. Cette situation que j'ai vécue plus jeune m'a assurément marqué et peut-être que cela transparaît dans mon travail.

Revenons à 13 Tzameti. J'aimerais vous entendre au sujet du casting du film. Tous les individus qui paraissent à l'écran ont des têtes de tueurs ou du moins des tronches inquiétantes.

Le casting a été très long, il s'est échelonné sur six mois. Il n'y a pas un seul figurant qui, au préalable, n'a pas été passé en entrevue. Dès le départ, le casting a été ouvert *at large*. Nous avons distribué nos annonces dans les stations de métro, dans les boutiques, sur Internet. Vous êtes un homme, vous avez plus de trente ans, vous voulez faire du cinéma, faites-nous parvenir votre photo. Du coup, nous avons reçu une somme incroyable de réponses. Des hommes travaillant dans des ministères, en comptabilité, ou même des chefs de grandes entreprises photographiés derrière leur bureau. À partir du moment où nous avons sélectionné leurs photos, j'avais pris la décision de les rencontrer un à un. En tout, j'ai dû donner des rendez-vous à 3 500 personnes.

Pourquoi en voir autant ?

Parce que je devais constituer un monde qui était inexistant, n'appartenant pas à des situations réelles. En ce sens, il fallait que chaque personnage paraissant à l'écran fasse croire qu'il faisait partie de ce monde clandestin constitué de toutes pièces. Dans ce film, l'arrière-fond est tout aussi important que ce qui est montré en avant-plan. Tout ce qui se passe derrière l'action doit être aussi travaillé,

sinon plus, que les détails que le spectateur remarque dans un premier temps. Ce qui se passe derrière ou à côté doit venir renforcer l'action première. Je suis convaincu que même si notre attention porte sur l'avant-plan, le cerveau enregistre les mouvements et les gestes provenant de l'arrière. D'où l'importance d'un *casting* détaillé.

Pourquoi avoir choisi de tourner votre film en noir et blanc?

J'aime prendre des photos avant d'amorcer un tournage afin de constituer l'ambiance du film. Bizarrement, toutes les photos (des couloirs vides, des rues désertes, des immeubles la nuit, etc.) étaient en noir et blanc et ça correspondait parfaitement au projet que je souhaitais développer. Je trouve aussi que le noir et blanc permet de soutenir les intentions de la réalisation sans que l'on soit perturbé par des éléments secondaires tels que la couleur. On peut alors se concentrer rapidement sur l'essentiel.

En fait, par son contenu et par son traitement, on imagine mal 13 Tzameti être tourné autrement qu'en noir et blanc.

Vous serez étonné, mais l'an prochain je tourne un *remake* américain du film et ce sera en couleurs.

Oui, et vous tenez à nouveau à en être le réalisateur. Quel intérêt voyez-vous à prendre les commandes une fois de plus d'un film que vous avez déjà réalisé?

Évidemment, je ne souhaite pas refaire le même film plan par plan tout en y intégrant des acteurs américains. Ce serait une pure perte de temps. En revanche, je réorganise la structure du film, j'amène de nouveaux éléments au scénario, j'ajoute de nouveaux personnages, j'inscris l'histoire dans une réalité d'aujourd'hui, ce qui n'était pas le cas avec **13 Tzameti**...

Avez-vous peur que votre remake soit récupéré par les studios américains?

Pas du tout. J'ai obtenu ce que je demandais, c'est-à-dire trois mois de tournage, neuf mois de montage et surtout une totale liberté sur la réorganisation du contenu. En fait, j'ai l'impression de reprendre l'essentiel de mon ancien film et d'en faire un nouveau. ■

CRITIQUE

Un fusil sur la tempe

STÉPHANE DEFOY

Gela Babluani s'intéresse aux climats tendus engendrant la confrontation et provoquant des chocs multiples. Choc des cultures dans son dernier film, **L'Héritage**, qui prendra l'affiche au Québec ce printemps, et réalité-choc issue de situations inquiétantes pour **13 Tzameti**. Son héros, un jeune maçon crédule d'origine slave, découvre, en prenant la place d'un homme qui s'est suicidé, une société secrète où un concours de roulette russe offre la victoire et la cagnotte au plus chanceux d'entre tous.

Réflexion sur la recherche à tout prix de sensations fortes prenant forme ici dans un passe-temps macabre rigoureusement planifié, **13 Tzameti** alimente une tension soutenue par une méticuleuse mise en scène tenant le spectateur en haleine. Cette intensité haletante est servie non pas par la densité de répliques frappantes, mais par des cadrages (les gros plans sont à l'honneur) révélant des visages crispés, des mains tremblantes et des regards désespérés. Après une mise en contexte s'étirant en longueur, mais qui se garde de révéler le moindre élément sur les développements à venir, le récit plonge dans un huis clos oppressant servi par des décors inhospitaliers et une ambiance franchement dégoûtante.

Bien que le film réfute toute analyse sociologique, il aborde en filigrane la situation économique difficile des immigrants d'Europe de l'Est venus s'installer en France. Le personnage principal n'hésite pas à se lancer aveuglement dans une aventure dont il ne connaît ni les enjeux ni les conséquences afin de se faire beaucoup de fric et ainsi assurer la sécurité financière de sa famille. C'est dans une atmosphère parfois suffocante que se pratique ce loisir à l'odeur de mort. Il faut souligner que l'intérêt de **13 Tzameti** ne réside pas nécessairement dans son intrigue qui se résume en une phrase : comment faire de l'argent en baignant dans une sale affaire. Il faut chercher plutôt dans l'orchestration d'un piège habilement structuré qui tourne au supplice. À défaut de présenter un récit passionnant et novateur, le réalisateur géorgien se montre talentueux, avec son premier long métrage, dans l'agencement de climats dérangeants dans lesquels se retrouvent des hommes sans scrupules qui prennent plaisir à défier les lois et la mort. ■